

1911-2011
Gallimard
un siècle d'édition

C'ÉTAIT L'ART D'ÉCRIRE

*Compte rendu des journées des écrivains du Sud
1er et 2 avril*

Master II
Journalisme Juridique

Université Paul Cézanne (Aix-Marseille III)

Billet

Parmi les plaisirs solitaires il y a l'écriture, occupation qui « accapare la vie de l'écrivain qui dans un sens n'a pas de vie propre » car « même lorsqu'il est là, il n'est pas vraiment là, » écrivait Paul Auster. Pourtant les écrivains étaient bien présents pour l'ouverture des journées des écrivains du sud le 1er avril 2011, placées cette année sous le signe de l'art d'écrire.

Art d'écrire ou de décrire car le propre de cet art est précisément qu'il en existe mille façons. Ecrire pour le plaisir d'être lu, fixer du bout de la plume l'instant ou au contraire s'y soustraire, coucher sur le papier ses démons les plus sombres pour mieux s'en défaire ou tenter de les apprivoiser. L'écrivain erre parmi les mots qu'il tâte, pèse, soupèse puis assemble.

Il avance à tâtons en véritable équilibriste sur un fil ténu, glissant sur le mot précédent pour mieux aborder le suivant. Et au bout du voyage, point de chute car une fois commencée, l'aventure de l'écriture est comme celle de la lecture, sans fin.

Maïssoun Abazid

La littérature fait salon

Et le miracle, une fois de plus – la onzième – eut lieu ! Les journées des Ecrivains du Sud au cœur d'une ville qui n'en finit pas d'ajouter ses atouts culturels et séduire sans tintamarre les talents. Aix c'est désormais entre ancienne cité et bâtiments modernes un quadrilatère incroyable où Prejlokaj a amarré son corps de ballet à un surprenant Pavillon noir, où Dominique Bluzet a inscrit le théâtre, l'opéra, l'art lyrique dans l'arc de cercle d'un Grand Théâtre wagnérien, où la Méjane fait triompher le livre et où les jeunes pousses du conservatoire s'installeront bientôt dans la lignée de Darius Milhaud. Mais Aix c'est le

renouveau de ses hôtels particuliers du XVII^{ème} siècle comme Maynier d'Oppède propriété de la ville occupé par l'université Paul Cézanne qui abrite « Les Ecrivains du Sud ». Paule Constant discrète riveraine du quartier Mazarin traverse souvent le cours Mirabcau pour porter la littérature au balcon des lecteurs ou d'étudiants épatés. Elle nous dit que les deux journées sont un peu courtes. On en est tous convaincus et un salon du livre à venir serait un évident prolongement. Mme le maire a dit oui, le président Pena de l'université Paul Cézanne aussi. Les écrivains ont leur capitale au sud.

Inauguration décontractée à l'Hôtel Maynier d'Oppède

L'édifice aixois accueillait en ce premier avril l'édition 2011 des Journées des Ecrivains du Sud. Personnalités du monde littéraire et figures de la ville d'Aix-en-Provence ont inauguré l'événement dans une ambiance décontractée, devant un parterre de journalistes, auteurs et amoureux du livre.

Marc Pena, président de l'Université Paul Cézanne Aix-Marseille III, a rappelé l'importance de ces journées dédiées à la littérature alors que la jeunesse étudiante délaisse de plus en plus les livres. Il a ainsi rendu hommage aux éditions Gallimard qui, encore aujourd'hui, savent allier éthique et créativité dans une société numérique dans laquelle le désir de lire s'évapore. L'entreprise familiale était, à travers Antoine Gallimard, présente pour l'événement, fêtant ses cent ans d'existence. Félicité pour la politique d'accessibilité du livre à tous de Gallimard, à travers



notamment la collection Folio à deux euros, celui-ci a posé la problématique de l'avenir des maisons d'édition, redoutant une main mise de grands groupes américains sur l'édition numérique. La présidente de la Communauté du Pays d'Aix, Maryse Joissains, a remis une médaille à Antoine Gallimard "aux couleurs de Paul Cézanne" dans une ambiance générale décontractée par ses fameuses notes d'humour. Elle en a profité pour souligner le rôle de la municipalité en matière culturelle, y compris dans les

quartiers populaires de la ville. Une inauguration en l'honneur de Gallimard, clôturée par l'écrivain et professeur Paule Constant. Cette dernière a rappelé l'importance du lien de confiance indispensable entre éditeur et écrivain, au moment décisif où le texte passe d'une main à l'autre, du secret à l'œil extérieur. Proposition de clôture, celle de l'extension à trois jours de l'événement, qui se déroule pour le moment sur une journée et demie.

Benjamin Cosso

"Toute idée dont on se contente devient fausse" (G. Gallimard)

Le centenaire de Gallimard

Antoine Gallimard a choisi les Journées des écrivains du Sud pour fêter le centenaire de sa maison d'édition, fondée en 1911 par son grand-père Gaston. En un siècle la maison a publié les plus grands, en faisant systématiquement primer le talent et l'amour de l'art sur le profit. Rencontre.

Quelles évolutions avez-vous constaté durant ce siècle au service de l'écriture ?

L'écriture a sans arrêt été prise entre deux voies. La première circonstancielle, marquée par les guerres, les positions idéologiques, et la seconde, celle de la littérature pure. Notre maison a toujours tenu à s'engager dans ces voies et ces situations, marquées par leur époque. Nous avons publié des textes anti-militaristes, suivi le courant surréaliste, ou nouveau roman, en faisant attention à ne jamais en faire une école. La maison s'est toujours méfiée des enclaves. Mon grand père Gaston disait que « toute idée dont on se contente devient fausse ». C'est encore aujourd'hui la politique de Gallimard.

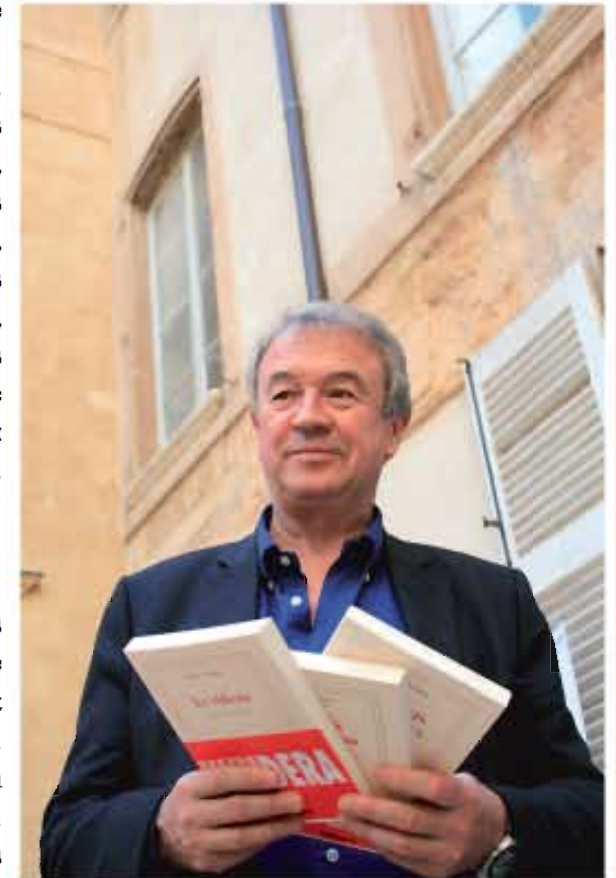
Comment a évolué le milieu de l'édition ?

Les préoccupations sont les mêmes, de toujours pouvoir trouver de jeunes auteurs, avoir une politique ouverte et des collections variées. C'est le contexte qui a changé, la maison a dû s'adapter. On est passé d'une époque où l'édition était un petit village à une énorme concentration. Aujourd'hui plus que jamais on est confronté à des géants tels que la FNAC, ou plus récemment Amazon.

Comment conciliez-vous la dualité entre l'aspect économique et artistique de l'édition ?

Il faut publier des livres grands publics, sans jamais en faire la politique essentielle de la maison. Un peu comme le pêcheur qui sort en mer. Une fois qu'on a ramené suffisamment de poisson il faut arrêter, sans chercher à racler les fonds. Il ne faut pas faire du best-seller pour le best-seller.

L'arrivée du numérique a compliqué l'aspect économique. Nous souhaitons avoir un marché numérique qui soit réglementé par les éditeurs, pour avoir une politique commerciale. Cette revendication est essentielle pour la variété des titres, et l'épanouissement de l'art.



Qu'aimez-vous dans la littérature ?

Ma préférence va aux auteurs à forte personnalité, comme Annie Ernaux. J'aime les écrivains qui ont un style à eux, une écriture à eux. L'essentiel de l'art littéraire tient dans l'écriture, pas dans l'histoire racontée. Proust ou Céline ne seraient rien sans leurs plumes. La France est encore pleine de ressources, de jeunes auteurs pleins de talents. J'ai bon espoir en l'avenir de la littérature française.

Quels sont vos romans favoris du moment ?

Je pense à Marie N'Diaye, elle est épatante. Ses livres sont empreints de puissance, de langue et d'évocation. Dans un autre registre Philippe Roth est également brillant. Il a énormément d'humour et de style. Enfin, j'ai beaucoup d'admiration pour Milan Kundera, un des plus grands auteurs du XX^{ème} siècle.

Léo Bulté

"L'université et Gallimard, ensemble, préparent l'avenir"

Le mot du président de l'Université

Voltaire, Blaise Pascal, Honoré de Balzac, Gustave Flaubert, Marcel Proust, Albert Camus... aucun besoin d'être un fêru de lecture pour connaître ces écrivains. Mais savez-vous qu'ils ont tous un point commun : Gallimard. Cette maison d'édition est centenaire cette année. Et pour fêter ces 100 ans, l'Université Paul Cézanne a fait de cette 11ème édition des journées des écrivains du sud une spéciale Gallimard. Durant une journée et demie, les auteurs se succèdent pour parler de l'art d'écrire au travers de leurs auteurs fétiches. Beaucoup de personnalités aixoises étaient présentes. Parmi elles, Marc Peua, président de l'Université Paul Cézanne. Nous sommes allés à sa rencontre.

En quoi est-ce important pour vous d'être présent à ces journées des écrivains ?

"Je n'étais pas présent à une inauguration. J'étais, au nom de l'université, au cœur de ce que nous faisons. A travers notamment le centre des écrivains du sud que dirige Paule Constant. Et ce que nous faisons c'est le lien entre l'université et la culture, l'université et les livres. Accueillir Gallimard, qui est le symbole même de l'éditeur en France, des livres, c'était totalement naturel. L'université est ancienne de 600 ans et recevoir une institution centenaire ça nous rend plus jeune. L'université et Gallimard, ensemble, préparent l'avenir.

Les étudiants ont tendance à bouder la lecture, c'est un fait. Quels sont les moyens mis en oeuvre par l'université pour faire face à ce triste constat ?

On ne peut pas dire que les étudiants ne lisent pas. Le problème c'est qu'ils sont très dispersés, ils ne savent pas toujours ce qu'ils lisent. Savoir ce qu'on lit est important car chaque étudiant a besoin de lire des livres qui le portent vers le haut. Nous essayons donc de leur proposer, en dehors de leur parcours universitaire classique, d'autres possibilités. Dans le cadre de l'université et en lien avec elle. Effectivement, les étudiants, peu importe la formation, la discipline qu'ils suivent, doivent pouvoir accéder à un certain nombre de formations avec des cours et des conférences complémentaires. C'est le cas des écrivains du sud. Ils ont la chance d'avoir ici à Aix à travers ce centre, les écrivains les plus importants de notre pays. Et parfois même des écrivains de pays étrangers. Ce ne sont pas simplement des écrivains à succès, ce sont des écrivains inscrits depuis de nombreuses années dans l'histoire de notre culture. Que chaque génération peut lire.

Aujourd'hui alors que l'on déplore une crise du livre et de la lecture, je crois qu'il est très important que l'on suscite les curiosités. Et les étudiants sont curieux, au moins autant que ce que nous l'étions, nous à leur âge. D'autant plus qu'ils sont dans un monde qui les rend

encore plus curieux. Mais un monde qui les sollicite tellement, que parfois, ils se dispersent. De ce fait, ils ne sont pas assez concentrés sur l'essentiel. Mais c'est notre société qui est ainsi.



Qu'est ce que "l'essentiel" pour vous ?

Etre concentré sur l'essentiel permet de faire de bonnes études mais au-delà des études d'avoir une formation qui va leur permettre de s'insérer professionnellement, de s'épanouir individuellement et d'exister en tant qu'individu à un moment charnière de la vie. Quand on a 20-25 ans c'est un moment de bascule et si en plus des disciplines traditionnelles on leur offre le goût de la lecture, du livre et de la culture de manière générale on aura vraiment réussi notre pari. Je ne suis donc pas venu inaugurer quelque chose, je suis plutôt au cœur de quelque chose auquel je crois profondément en tant que président de l'Université. Je crois que l'université de demain ne sera pas simplement attachée à délivrer la connaissance traditionnelle, c'est une université inscrite dans un territoire qui propose à ses étudiants et à sa jeunesse une culture beaucoup plus large pour que notre société du XXI siècle reste humaine. Et vous savez à quel point cela est difficile. Et rester humain c'est lire, se cultiver, se former car, pour chacun individuellement et pour tous collectivement c'est la condition du développement de notre société.

Julie Berberian et Antoine Serres

"Un journaliste voit certaines choses que les autres ne voient pas"

Rencontre avec Roger Grenier

Ce qui fait le charme des Écrivains du sud, ce sont ces rencontres inopinées dans un lieu gorgé de soleil, avec des écrivains croisés au détour d'une allée. Nous avons eu la chance d'échanger quelques mots avec Roger Grenier, ancien journaliste à Combat et France Soir, mais aussi écrivain. Cet enfant du Sud-Ouest, adopté par Aix-en-Provence tout comme Paule Constant, a accepté de nous raconter son métier de journaliste, l'édition, mais aussi Camus. Rencontre.

Que pensez-vous du journalisme en 2011 ?

Ça a énormément changé. De nos jours l'information est plus immédiate. Avant il fallait faire la course, passer par l'imprimerie...

On partait sur le terrain à trois, le reporter, le photographe et le chauffeur. Aujourd'hui le reporter fait tout, même les photos, et il envoie tout directement à la rédaction. Sans oublier la télévision et la radio qui font du direct toute la journée... On n'a plus besoin de faire la course.

Quels conseils donneriez-vous

Maryse Joissains-Masini a parfois une difficulté avec les prénoms. Elle a évité au dernier moment d'appeler Antoine... Gaston Gallimard. Mais qu'on ne vienne pas la chercher sur la thématique de Marseille Provence 2013. Là, sa mémoire est incollable. Et il ne peut sérieusement y avoir de label culturel de l'Europe



aux journalistes de demain ?

L'important avant tout, c'est de rester bonnête, et de travailler dur. Et puis, ça demande une certaine curiosité. C'est à ça qu'on reconnaît un journaliste, il voit certaines choses que les autres ne voient pas.

Gallimard fête ses 100 ans. L'édition depuis que vous la connaissez a-t-elle beaucoup changé ?

Tout comme le journalisme, l'édition a énormément changé. Mais j'ai la chance d'être chez Gallimard, et dans cette maison, l'esprit du début est toujours là. Quand j'ai commencé chez eux, Gaston Gallimard était encore là,

je l'ai vu tous les jours pendant dix ans. Et puis il y a eu son fils Claude, et maintenant son petit fils Antoine. Il y a une tradition qui perdure.

Quel souvenir gardez-vous de votre relation avec Camus ?

Je lui dois tout. Après la libération, il m'a embauché à Combat, c'est comme ça que je suis devenu journaliste. Quand j'ai commencé à écrire, il a publié mon premier livre... il a toujours été mon éditeur. C'était une très belle relation.

Maïssoun Abazid et Laurence Escallier-Lachaup

Marseille Provence 2013... et Aix

sans l'apport incontournable d'Aix. La culture est consubstantielle à Aix, comme le droit qui avait... droit de cité, il y a 600 ans déjà. Marseille, qu'en d'autres temps un Nouvel Observateur un peu pressé consacrait « capitale de la Movidia » a un problème récurrent de contenu. Justement cette épaisseur qui ne manque pas

à Aix, tant d'un point de vue "muséologique", que littéraire sans oublier le théâtre et l'art lyrique. Marseille, un peu pressée, s'est aussi appropriée l'héritage d'Albert Camus. Le fonds de l'écrivain journaliste philosophe est bien gardé à Aix et c'est du monde entier qu'on le consulte. Qu'on se le dise !

Hervé Nedelec

"Un écrivain est un artiste" (P. Assouline)

"L'art d'écrire, un art de mourir ?"

« L'art d'écrire, un art de mourir ? », c'est ainsi que Michel Schneider a choisi d'intituler son discours inaugural. Il rassure tout de suite son audience. La réponse est non. L'écriture « fait revivre aux morts rajeunis leurs passions interrompues ». En citant ainsi Baudelaire, Michel Schneider fait de l'art d'écrire la muse de l'écrivain. Durant toute son allocution il évoquera la solitude de l'auteur, la mise en abîme

nécessaire à l'écriture. Sans même parler de sa propre expérience en tant qu'auteur. Le titre de son allocution en dit suffisamment long sur son rapport à l'écriture. De Pascal à Colette en passant par Dominique de Roux et bien entendu Baudelaire, Schneider veut nous faire ressentir ce que l'écriture a pu signifier pour chacun de ces auteurs. Le symbolique rapprochement de l'art d'écrire à l'art de mourir

atteint son paroxysme au moment où l'orateur décrit la difficile rédaction de Josephine, la cantatrice, dernière œuvre de Kafka, alors même que l'écrivain était sur son lit de mort. L'écriture si elle est proche de la mort est une lutte constante pour la vie. L'écriture serait donc tout à la fois un défi lancé à la mort et une façon d'apprendre à vivre à ses côtés.

Laura Buffart

Georges Simenon, un artiste malgré lui

Pierre Assouline a réveillé l'assemblée, ravie d'assister à l'hommage de ce biographe venu parler d'un écrivain, artiste malgré lui : Georges Simenon.

« Paule, tu nous as embarqués dans une drôle de galère ». Voici les premiers mots de Pierre Assouline à propos du thème choisi par Paule Constant pour cette 11^e édition des écrivains du sud : l'art d'écrire. Il est venu faire l'éloge de cet écrivain mystérieux mais talentueux, Georges Simenon. Mais avant de commencer son hommage, M. Assouline ne résiste pas à la tentation de charmer ce

public aixois, venu nombreux, « La ville d'Aix n'est pas du tout Siménonienne, c'est une ville très belle ». Dans une élocution captivante, il raconte le défunt écrivain à travers des citations marquantes sur le personnage. On retiendra que pour Georges Simenon, l'art d'écrire peut être réduit à cette phrase courte et pourtant si forte « il pleut ». On apprend également que pour cet auteur sombre et tragique, l'écriture était sa thérapie. D'ailleurs, toutes ses histoires reposent sur le schéma classique de la tragédie grecque (crise-passé-drame-dénouement). Son

écriture, sèche, économe mettait en lumière des « mots matière ». Des mots « qui ont le même sens dans 25 villes de 10 pays différents ». Selon Oscar Wilde, Simenon était l'écrivain, celui qui écrit une virgule le matin et qui passe l'après-midi à l'enlever. C'est finalement André Gide qui l'aura installé au rang d'artiste. Mais qu'importe, c'est bel et bien l'écrivain-artiste que Pierre Assouline tenait à décrire. Il prédit même un bel avenir, qu'il souhaiterait au théâtre, pour celui qui était véritablement un homme pas comme les autres... Lorine Catelan

3 questions à Pierre Assouline

Comment est-ce que l'on enseigne la technique d'écriture?

L'écriture s'enseigne de manière pratique, pas théorique. J'enseigne essentiellement l'écriture à travers le portrait. Pour cela, je multiplie les exercices pour montrer comment les autres s'y prennent pour parler d'une personne. Mais avant tout, il faut enseigner d'abord à lire et à analyser ce qu'on lit.

Que représente l'écriture dans votre vie ?

C'est tout simplement une

manière de s'exprimer, d'exprimer non pas une vision mais une sensation du monde. L'écriture, c'est trouver un équilibre relatif, essayer de comprendre une situation. Et puis c'est émouvant d'écrire.

En tant que chroniqueur au Monde des livres, à l'Histoire et critique au Magazine littéraire, comment "digérez-vous" tous ces livres ?

Je lis tout le temps, par exemple mon livre de chevet du moment est le dictionnaire des mots de la vie. Sinon, il est vrai que certains livres méritent un peu de recul,



un peu de temps pour digérer. Il m'arrive parfois de laisser passer 6 mois avant de réagir. Pour d'autres, en revanche, la critique peut se faire dans la seconde après avoir fini de le lire. Il n'y a pas vraiment de règles.

L.C.



Maryse Joissains et Marc Pena ont frappé les trois coups

Le livre dans et sous les rayons



Qui dira le plaisir du lecteur posé sur un banc caressé par quelques rayons de soleil et qui s'évade au fil des mots vers des espaces qu'il ne connaît pas encore mais que, porté par le talent de l'écriture, il découvrira au fil des pages...

Pierre Assouline à l'ouvrage



Michel Déon en galante compagnie



Guy Goffette attentif



Pier-Luigi Pinelli, Annie Ernaux: même combat



Paule Constant, Hervé Nedelec & la sénatrice Sophie Joissains



Sylvie Giono, fidèle parmi les fidèles

Jean-Marie Laclavetine inspiré



Roger Grenier défend Camus et Philippe Bilger Proust



Photos Edouard Marguier

Le livre dans tous ses états



Paule Constant, une hôtesse attentive



Antoine Gallimard, très sollicité



Une famille pour le meilleur et pour le lire

"L'art d'écrire c'est aussi l'art de la rature" (P-L Pinelli)

Carpe Diem

Pascale Roze, écrivain lauréate du Prix du Premier Roman et du Prix Goncourt en 1996 pour son premier roman *Le Chasseur Zéro*, a évoqué l'art d'écrire d'Horace. Poète romain mort en l'an 8 avant J.C, celui-ci a inspiré des auteurs tels que Jean de La Fontaine ou Voltaire. Il est pourtant tombé dans une sorte d'oubli depuis le XVIIIème siècle. Auteur d'un art poétique, Horace était un adepte

des satires aussi appelées sermons qu'il assimilait à une « *muse pédestre* ». Pascale Roze précise qu'il s'agit « *de paroles courantes, d'une langue pleine de vivacité* » dénuées de la connotation négative actuelle des sermons. Elle évoque le poète comme ayant « *un besoin de brièveté pour que la pensée coure* ». Sa devise, « *façonner mes vers avec des mots courants* ».

Considéré comme un auteur frugal, son objectif était de « *retrouver dans la saveur d'un seul mets l'abondance d'une dizaine de plats* ». Sa technique, accompagner le secret du texte par la retenue et la réticence. « *Cueille le jour, sans te soucier du lendemain* » reste l'héritage le plus fameux du poète épicurien.

Eve Benazeth

François Mauriac, *Uno stile inimitabile*

Pier-Luigi Pinelli souffle, s'essuie le front et tombe les lunettes. L'écrivain italien vient de livrer avec maestria vingt minutes de son admiration pour l'écriture de François Mauriac. « *Berlusconien, ce n'est pas mon personnage* » répond l'orateur lorsqu'on lui fait remarquer son entrée en scène dans les chuchotements des spectateurs. De personnages, il en a été question, de ceux que François Mauriac mettait en scène, travaillant « *à chaud, sans projet ni plan* » comme le souligne l'auteur. Lequel s'est assuré

l'attention de son public avec la distribution d'extraits de *La fin de la nuit*, l'un des manuscrits inédits de Mauriac auquel l'écrivain transalpin a donné une seconde jeunesse. Bourdonnements dans la salle. Qui tient en ses mains l'illustration du propos de P-L.Pinelli, un texte entièrement barré, symbolique d'un François Mauriac dont les ratures « *nous fournissent des indices précieux sur la création mauriacienne* ». « *L'art d'écrire, c'est aussi l'art de la rature* », voilà la clé de la passion que voue le professeur de littérature française de

l'Université de Gênes à l'écrivain bordelais. Ratures, empressement, nombreuses corrections de texte, Pier-Luigi Pinelli dépeint les singularités de « *l'urgence de l'écriture mauracienne* ». L'orateur avoue craindre de ne pouvoir terminer son éloge à Mauriac dans le délai qui lui est imparti, déclenchant les rires du public. Les vingt minutes sont terminées. La salle comble applaudit. Le maestro peut enfin souffler.

Benjamin Hay

L'art d'écrire l'enfance

Y a-t-il un art d'écrire l'enfance ? Selon Pierre Péju, écrivain et professeur en philosophie, la meilleure façon de raconter l'enfance est de s'attacher aux « *blocs sensitifs* » que nous percevons. « *L'art d'écrire est une façon de trouver les mots pour être ce que l'on n'est pas, ce qu'on est plus.* » L'enfance représente ce qu'on n'est plus. Mais pour Pierre Péju, une présence enfantine subsiste en nous, source de création. Comme le décrivait Proust, « *lorsqu'il raconta son Enfance*

l'âme de l'enfant que nous fûmes et l'âme des morts dont nous sommes sortis viennent nous jeter à poignée leurs richesses et leurs mauvais sorts, demandant à coopérer aux nouveaux sentiments que nous éprouvons et dans lesquels, effaçant leur ancienne effigie, nous les refondons en une création originale ». L'art d'écrire son enfance, c'est écouter ces blocs sensitifs qui s'imposent à nous, comme Walter Benjamin



berlinoise. L'art d'écrire son enfance, c'est « *préserver quelque chose du passé pour éviter que le présent ne soit totalitaire.* »

Annabelle Alix

"Proust a la passion de la totalité, des totalités" (P. Bilger)

L'art d'écrire : la vision d'Annie Ernaux

Lors de la deuxième table ronde des Écrivains du sud, Annie Ernaux s'est confiée avec émotion sur sa fascination pour Virginia Woolf. Avoir vingt ans et tomber amoureux d'une œuvre, l'écrivaine s'en souvient.

« L'art d'écrire pour moi se résume en un mot: c'est une vision ». Une vision qu'Annie Ernaux a eu en ouvrant pour la première fois Mrs Dalloway de Virginia Woolf, un auteur dont l'écriture a été pour elle déclenchante. « Elle fait partie de ces écrivains dont même les pires souffrances ne m'empêchaient pas de vouloir être eux à vingt ans ». Avec une touche de nostalgie dans le regard, l'amoureuse des mots nous raconte son coup de foudre. La façon qu'avait Virginia Woolf

d'écrire l'essentiel à travers les situations les plus anodines, comme l'achat d'un bouquet de fleurs ou un dîner entre amis. La prouesse littéraire de faire tenir l'existence toute entière de six êtres dans une seule journée, de l'aube au crépuscule. Une quête du réel, de l'indicible, menée par un auteur qui incarnait avant tout la possibilité pour une femme d'écrire, à l'instar de Simone De Beauvoir. Annie Ernaux a partagé avec le public un instant intime, révélant à travers sa fascination pour Virginia



Woolf une facette d'elle-même. Elle confesse un regret « celui d'avoir perdu le pouvoir d'être entièrement envoûtée par un écrivain ». Elle nous rassure cependant « ma capacité à m'émerveiller, elle, est restée intacte. »

Laurence Escallier-Lachanp

3 questions à Annie Ernaux

Comment en êtes-vous arrivé à l'écriture ?

Ecrire c'est avant tout un désir, celui d'un roman. Ce désir m'est venu à 20 ans. Je me suis alors intéressée à la littérature de très près, au travers d'études de lettres qui m'ont permis d'apprendre sur ce qui était le plus important pour moi. J'ai rédigé mon premier roman à 22 ans, qui n'a jamais été édité.

Que vous apporte l'écriture ?

Je ne me pose plus la question de savoir ce que ça m'apporte. Breton disait « je veux qu'on cesse d'écrire quand on cesse de ressentir ». La vie vous prépare à ce qu'écrire apparaisse comme la chose la plus souhaitable, au travers de vos idoles. Quelque soient les souffrances qu'aient subi les écrivains qu'on admire, on aurait voulu être eux. Virginia Woolf m'a montré la voie par son sexe, ses textes.

Comment caractérisez-vous votre œuvre ?

Pour moi c'est la recherche du réel qui est importante. J'en suis le dépositaire. Je cherche à passer ce gouffre qui me mènera vers le réel avec tous les moyens possibles, dont la sociologie. Je ne pense pas qu'on puisse parler d'un moi. Dans mon roman Journal du dehors, j'expose des visions urbaines. Je ne suis pas présente et ne fais que saisir ce que je vois. Je cherche à ce que les choses aient l'air de se dire d'elles-mêmes. Léo Bulté

Un plaidoyer pour Marcel Proust

Philippe Bilger parle de Proust avec l'aisance oratoire d'un haut magistrat et la passion du verbe propre aux amoureux de littérature. Devant un auditoire captivé, il a plaidé la cause d'un écrivain au style « intelligent, complexe, parfois à la limite du tragique ».

« Proust par certains côtés me fait penser à un scientifique », expose-t-il, « un être si méticuleux sur le plan de l'analyse du cœur, du désir, et de la comédie qu'on a au

fond la certitude d'avoir en face de soi quelqu'un qui a pris la peine de tout nous dire sur chaque seconde de la vie ». Pour cet avocat à la cour d'assise, le génie Proustien s'exprime au travers de la recherche d'absolu de l'auteur, qui passe par une instrumentalisation géniale des figures de style: « Les comparaisons et les métaphores deviennent des mondes, des totalités développées dans l'extrême limite, de sorte qu'on se

demande si ce n'est pas la métaphore qui est comparée à un réel accessoire ».

Philippe Bilger a conclu en défiant les spectateurs : « prenez À la Recherche du Temps Perdu à n'importe quelle page, vous verrez qu'il parle de vous ». Conquise, l'auditoire a salué la prestation par un tonnerre d'applaudissements, confirmant qu'un grand auteur mérite bien d'être louangé par un grand orateur.

Léo Bulté

" Rire est pour moi quelque chose d'essentiel " (Laclavetine)

La mémoire, l'oubli, et l'art d'écrire

Maria Hîncu est une jeune poétesse francophone, originaire de Moldavie. Étudiante à l'Université Paul Cézanne, elle est membre de l'Union des Écrivains de Moldavie et gagnante de plusieurs prix littéraires de Moldavie et de Roumanie. Pour illustrer l'art d'écrire, elle a choisi un roman de Milan Kundera, «

« Écrire c'est avant tout la nécessité de parler ». Maria Hîncu nous confie sa vision de l'écriture dans un français irréprochable, mis en musique par un charmant accent d'Europe de l'Est. « On se parle à soi-même, on s'avoue ce qu'on n'ose pas dire aux autres. Écrire c'est aussi se cacher. D'abord de soi, puis des autres ».

À travers « L'ignorance » de Milan Kundera, la poétesse nous entraîne dans un voyage à travers le temps et l'espace. Nous

rencontrons Josef et Irena, qui en fuyant leur Yougoslavie natale scellent leurs destins à jamais. En quelques minutes, les personnages nous apparaissent comme de vieux amis dont on partage le mal-être. À jamais étrangers dans leurs pays d'adoption, ils ne se reconnaissent plus dans leur pays d'origine vingt ans après l'avoir quitté. La mémoire devient leur obsession, et l'oubli leur exutoire : apatrides à vie, l'éternelle fuite devient leur unique condition

d'existence.

Maria Hîncu nous raconte leur histoire avec la même émotion que si c'était la sienne. Elle donne vie au roman, double exil de Kundera qui, en l'écrivant en français, a tendu un pont entre deux pays.

Avec ce livre, Milan Kundera annonce la fin de la tradition homérique en affirmant que le retour vers Pénélope n'est plus possible « mieux vaut rester chez Calypso ».

Laurence Escallier-Lachanp

Guy Goffette : 90% d'inspiration, 10% de transpiration

Tout chez Guy Goffette confirme son amour de la flânerie. Son ton léger, son humour et sa douce arrogance empreinte de nonchalance ont conquis le public. Entre rire et émotion, le lauréat du prix Goncourt de poésie 2010 a plongé l'auditoire dans l'univers de Verlaine et Claudel.

« La poésie n'est pas comme le croyait André Gide un mélange

de 10% d'inspiration et de 90% de transpiration, c'est l'inverse ». Pour Guy Goffette, un poète doit puiser les vers au gré de balades champêtres. « Le poème, la musique est dans l'air, la rue, autour de nous. Le rythme des pas doit inspirer le rythme du texte » déclare-t-il.

L'auteur a passé deux ans de sa vie à marcher sur les traces de Verlaine au cœur des Ardennes,

pour mieux comprendre les textes de son auteur favori. Selon lui « Verlaine incarne celui qui ne peut pas trouver assis l'écriture. Son vers épouse le mouvement des paysages ».

L'auteur conservera un sourire malicieux tout au long de son allocution, un sourire contagieux qu'on retrouvait encore sur certaines lèvres à la sortie de la salle. L.B.

Ecrire dans un grand éclat de rire

Certains livres nous émeuvent, d'autres nous tirent des larmes mais rares sont ceux qui nous chatouillent les commissures pour faire éclore un rire. C'est dans le rire qu'a débuté l'hommage rendu à Rabelais par Jean-Marie Laclavetine, romancier mais également éditeur de Muriel Barbery ou encore de Daniel Pennac.

Pour beaucoup, Rabelais c'est l'extravagance, la démesure, l'opulence, c'est éléphantique, pantagruélique, gargantuesque. « Pour moi, dira Jean-Marie Laclavetine, Rabelais est un compagnon et en plus c'est un voisin. » Autant de raisons de se sentir proche de cet auteur « assimilé souvent au tonton ripailleux venant égayer l'assemblée à la fin du repas avec ses histoires. »

Mais Laclavetine a tôt fait de balayer cette image de tonton rieur. « Le rire chez Rabelais n'est pas le but. Le but est au-delà du rire qui est le bélier servant à enfoncer les portes. » Car si Rabelais n'est pas « un maître à penser, il a pourtant énormément pensé. » Rabelais était un maître de la langue qui « ne faisait pas de leçons de littérature mais nous enseignait ce que pouvait être la langue. »

Et de saluer cet « homme au carrefour du Moyen-âge et des temps modernes, » ayant pointé de sa plume le pouvoir et épinglé les mentalités.

Et c'est ce rire tonitruant, salué par Marcel Aymé et rappelé par Jean-Marie Laclavetine, qui déferle et irrigue de son verbe et de sa verve la langue française encore aujourd'hui.

Maïssoun Abazid

"Balzac transformait l'étude de cas en une étude historique" (R. Kopp)

Écrire, l'art de composer

Rien d'étonnant à ce que Mona Ozouf, dont un des thèmes de prédilection est la Révolution française, choisisse de parler de Jules Michelet, plus particulièrement de son « *Histoire de la Révolution française* ». Le professeur d'histoire et de philosophie, diplômée de l'École Normale Supérieure parle de Michelet avec respect et admiration. Son discours est teinté d'un mélange de proximité et de distance. La distance que l'on développe en étudiant un sujet de trop près, presque nécessaire avec l'étude à la loupe du verbe. La proximité que l'on acquiert avec la relation personnelle tissée avec le maître, la connaissance de sa personnalité qui transparait des écrits.

Mona Ozouf tente d'expliquer à un public pas toujours averti l'écriture de Michelet. Un mélange de travail historique,

philosophique et romanesque.

Michelet est un historien qui avant de se lancer dans tout écrit se plonge dans les archives et les

témoignages. Le rythme du temps est présent dans ses écrits, afin que le lecteur soit marqué par la cadence de l'époque, qu'il puisse le ressentir. Philosophe : Michelet s'attache à chercher la « *vérité dans la légende* », à témoigner de la conscience de la France. N'écrit-il pas d'ailleurs « *Vivant esprit de la Révolution, où te trouverais-je sinon en moi ?* ». Romancier, enfin, Michelet l'est sans aucun doute, Mona Ozouf en témoigne, son travail est une « *histoire*



savante écrite sur un mode émotionnel ». L'auteur en appelle aux images, aux emblèmes. L'association de ces trois modes de lecture des événements permet de mieux les comprendre. Michelet dans ses écrits épouse le temps, s'en plaint, lui parle presque par moments. Mona Ozouf l'affirme « *le métier de l'historien est moins de raconter le temps que de s'identifier à lui* ».

Laura Buffart

Balzac, l'importance des mythes

Robert Kopp, historien de la littérature et des idées au XIXe et XXe siècles, a suscité l'engouement de la salle de conférence de l'Hôtel Maynier d'Oppède en décryptant l'art d'écrire d'Honoré de Balzac. Les choses sont clairement posées, Balzac s'est voulu historien. « *L'historien c'est le passé, le*

romancier c'est le présent » souligne Robert Kopp. Il identifie le but de l'auteur au travers de ses œuvres, « *convoquer toutes les espèces du genre et leur assigner une place dans la société* ». Pour comprendre l'esprit de Balzac il faut savoir que « *ce sont les mythes qui dévoilent l'histoire, ils dégagent son sens, celui-ci entendu tant comme direction que signification* ». Son art, décrire les différents cercles de la société. Chaque histoire a pour vocation de dégager une morale. « *Pour bien se conduire dans la vie, il faut déchiffrer les mythes modernes* » déclare Robert Kopp, notamment auteur de l'édition critique de « *La Vieille fille* » en 2002. Il revient sur « *La Vieille fille* », premier roman feuilleton de l'histoire

littéraire. Honoré de Balzac, « *romancier de la femme et des femmes* », considérait l'écriture comme étant au service de la connaissance. Dans cette œuvre, la protagoniste avait le choix entre deux prétendants mais elle choisit le mauvais qui plus est, impuissant. Son erreur s'expliquait par son illettrisme. Le roman de Balzac faisant allusion à la prostitution, Robert Kopp a déclaré « *la prostitution est le symbole de la vie moderne car elle est entrée dans la vie de l'argent, en sommes-nous sortis ?* » Cette clôture accueillie par les rires de l'auditoire a permis de soulever une question, une morale comme le faisait si bien Honoré de Balzac.

Eve Benazeth



"L'art d'écrire, c'est l'art de vivre" (Flaubert)

Anatole France, un « humaniste de l'humilité »

Guillaume Métayer revient sur la personnalité littéraire d'Anatole France. Comment qualifier ce prix Nobel de littérature ? Un style humble. Une plume espiègle.

Son éthique littéraire est celle de l'humilité. Elle inspire son art d'écrire, mais également son art de lire. Mais l'humilité d'Anatole France n'est pas cantonnée au domaine littéraire. C'est la ligne de conduite qui va rythmer sa vie. L'humilité sociale, il l'a connue lorsqu'il était enfant. Né d'un père analphabète, France grandit pourtant dans les livres. Il aime les couvertures poussiéreuses, qui partagent son quotidien tout en le défiant. Plus tard, dix ans après sa première candidature, Anatole France deviendra commis-surveillant d'une bibliothèque. Il sera ensuite libraire, dans un quartier élégant de Paris. Une belle revanche sociale. Et pourtant, une fois écrivain, Anatole France ne perdra pas son humilité. Il ne cherchera pas à révolutionner la littérature française. Il n'aime pas les couleurs franches et



tranchées, ni les sentiments forts. Il déteste l'originalité. Pour Guillaume Métayer « *Anatole France est un humaniste du retrait* ». A tel point qu'il qualifie sa langue de « *géologique* » : une langue de la longue durée, de la continuité, à l'image de l'érosion lente et sans éclat de la roche. Pour Guillaume Métayer, Anatole France, « *c'est du déjà vu* », notamment chez Voltaire. L'humilité de France ne saurait pour autant se traduire en fadeur. Son antidote ? L'ironie. A l'image du

Darwinisme, il sait remettre l'homme dans son contexte. Il sait aussi rire de lui. Sa cible favorite ? Les abbés. A noter, par exemple, les « *Nouvelles Ecclésiastiques* ». « *Les abbés, c'est son péché mignon* », s'amuse Guillaume Métayer. Mais s'il ironise régulièrement sur le thème de la théologie, Anatole France en est également un grand connaisseur. Sa plume espiègle est donc loin d'être déplacée.

Annabelle Allix

Flaubert – De Biasi, l'art du rebond

C'est par un sourire que se lance la conférence sur Gustave Flaubert. Ce sourire, c'est celui de Pierre-Marc De Biasi, qu'Anne de Caumont, modératrice de la séance, présente comme « celui que vous connaissez bien ». Et c'est avec beaucoup de panache que le biographe de Gustave Flaubert a présenté l'art de l'écriture de son auteur fétiche. Radicalité et plénitude sont les mots employés par le directeur de recherche au CNRS pour définir le style de l'auteur de *Madame Bovary*. L'orateur, qui se lance dans une énumération des fondements de l'art d'écrire que Flaubert « a réinventé » selon lui, cite la recherche du savoir, la nécessité de prendre le



temps de concevoir son œuvre, vivre ce que l'on écrit et problématiser le réel. A croire que le destin du biographe est lié

à celui de son modèle. Dans ses œuvres, Flaubert maîtrisait l'art du rebond. Pierre-Marc De Biasi doit également trouver une nouvelle voie lorsque la modératrice l'incite à écourter son développement. Le public demande la lecture de la lettre de Flaubert à Dukan. C'est volontiers et non sans humour que l'auteur de « *Gustave Flaubert, l'homme plume* » s'exécute. Tonnerre d'applaudissements. La salle pleine est conquise. Pierre-Marc De Biasi, sa veste rouge et son verbe haut, voilà le tableau idéal pour un portrait de Flaubert qui n'a pas manqué de couleurs.

Benjamin Hay

Les lauréats 2011

Le prix des lecteurs des Écrivains du Sud

Ce prix littéraire, organisé par Le Centre des Écrivains du Sud – Jean Giono – couronne un roman de la rentrée littéraire écrit en français. Son auteur doit être venu le présenter au Centre des Écrivains du Sud au cours d'une Master class ou d'un Entretien.

Cette année, le jury était composé de 185 étudiants de l'Université Paul Cézanne et de membres du public du Centre, sous la présidence de Paule Constant. Ils ont choisi de remettre le prix à **Blandine le Callet** pour son roman « **La balade de Lila K** ».



Le Prix des Écrivains du Sud

Ce prix récompense l'auteur d'une œuvre littéraire en langue française pour sa mise en valeur de la littérature. Le jury de l'édition 2011 était composé de Sylvie Durbet-Giono, Michel Déon, Paule Constant, Robert Kopp, Michèle Gazier, Pierre Lepape, Gilles Lapouge et Jean-Rémi Barland. Le prix revient à **Roger Grenier** pour « **Le Palais des Livres** », un regroupement d'essais sur la littérature, dernière publication de l'auteur.



Le prix de l'Association Française de Développement

Ce prix récompense un écrivain traitant dans son œuvre un pays du sud dans lequel

l'Association Française de Développement (AFD) agit pour combattre la pauvreté et favoriser le développement. Le jury présidé par Alain Mabankou est composé d'auteurs et de membres de l'AFD : Paule Constant, Gisèle Pineau, Abdelkader Djemaï, Marc Durin-Valois, Yves Charpentier, Jean-Bernard Veron et John Baude.

Le prix de l'AFD anciennement nommé Prix Tropiques revient cette année à François Emmanuel pour son roman « **Jour de tremblement** ».

Laura Buffart

Pour des questions évidentes de bouclage la rédaction n'a pu suivre l'intégralité des débats. Le lecteur saura le comprendre. Bonne lecture !
C'ÉTAIT L'ART D'ÉCRIRE
S.A.
Université Paul -Cézanne (Aix-Marseille III)
Institut Supérieur de l'Information et des Médias (ISIM)

3 Avenue Robert Schuman
1 3628 Aix-en-Provence
Directeur de la rédaction:Hervé NEDELEC
Ce numéro spécial a été réalisé par les étudiants du master II Journalisme Juridique
Rédaction en chef technique : Coralie Airaud, Aurélie Duplas, Charlotte Penot, Aurélie Rossignol
Rédaction : Maïssoun Abazid,

Annabelle Alix, Eve Benazeth, Julie Berberian, Laura Buffart, Léo Bulté, Lorine Catelan, Benjamain Cosso, Laurence Escallier-Lachaup, Benjamin Hay, Antoine Serres
Photographie : Edouard Marguier
Toute reproduction, même partielle, est interdite sans l'autorisation expresse de l'éditeur (loi du 11 mars 1957)